

CONTESTATION DE L'UNIVINDUSTRIE''

par Yvon GAUTHIER

Il est sans doute encore trop tôt pour écrire le testament de la contestation. En effet, la contestation a pris la forme d'une mise en question globale de la société contemporaine et on ne saurait prévoir la fin et les résultats de l'inquiétude révolutionnaire actuelle. Mais il est déjà possible pour nous de justifier, si ce n'est d'alimenter, les critiques qui visent l'Université-industrie, ce que nous appelons "l'Univindustrie", et son rôle à l'intérieur de la société contestée.

La conception de l'Université qui a prévalu depuis le Moyen Age a constamment mis l'accent sur le caractère d'universalité de l'institution universitaire. Newman et Jaspers, parmi d'innombrables autres, ont défini "l'Universitas" comme centre de culture et de diffusion de la culture, comme organe essentiel de la civilisation. Matrice du savoir, l'Université était la gardienne d'une tradition qu'elle perpétuait par-delà la discontinuité des temps et la fragilité des institutions sociales, plus ancrées qu'elle dans l'histoire relative et plus vulnérables aux secousses du devenir. L'université, jusqu'à maintenant, avait été la création la plus stable de la civilisation, parce qu'elle s'identifiait à sa suivre dans la durée ou, lorsqu'elle était intimement menacée, à son éventuelle résurrection. Jamais l'Université n'avait-elle été mise en question dans ses racines mêmes, puisqu'elle avait toujours été le fondement plus ou moins occulte de la société. Il ne fait pas de doute que l'Université a connu quelques éclipses dans l'histoire de l'Occident, mais c'est à la suite de bouleversements profonds des assises de la civilisation et par l'effet à retardement d'ondes de choc qui se propageaient jusqu'aux couches ultimes d'un monde en crise. Et lorsque l'Université a été fermée, c'est que la civilisation, pour des raisons politiques, avait pris congé d'un régime!

Ce n'est que maintenant que la vocation séculaire de l'Université est mise en doute. L'Université apparaît en fait constituer le foyer d'un séisme qui ébranle l'ensemble de la société. L'Université aurait-elle échangé sa vocation de "musée" des valeurs culturelles pour le rôle d'avant-garde révolutionnaire? Et la contestation ne serait-elle que le "pathos" de cette vocation nouvelle?

On peut invoquer toutes sortes de raisons pour tenter d'expliquer le changement d'orientation de l'Université. Bien sûr, le changement n'est pas encore effectué! Nous vivons peut-être aujourd'hui la transformation de la hiérarchie des institutions. La société industrielle avancée nous a amenés jusque là, jusqu'à la saturation du savoir. Ce n'est pas le savoir qui change, quoi qu'en veuillent les prophètes marchands d'idées-gadgets à la McLuhan, mais la forme de sa transmission et l'effectivité de sa mission. Dans la société où la moindre connaissance est effective, c'est-à-dire déterminée par son rendement à l'intérieur des rouages de la sociomachine, où l'entropie de l'inutile est constamment comprimée, si ce n'est reconvertie en valeurs d'usage, les consommateurs attirés du savoir marquent un temps d'arrêt et s'interrogent.

Faut-il continuer ou revenir en arrière, renchérir sur le rendement maximum ou tout dissiper, tout confier au chaos pour ensuite pouvoir reconstruire dans la fraîcheur d'une oeuvre libre?

Il n'est pas étonnant que ce soient les étudiants de lettres, de sciences humaines ou de sciences sociales qui aient partout inauguré la contestation. C'est qu'ils constituent la part résiduelle, refractaire de l'Univindustrie. L'Univindustrie, c'est l'Université productive, l'Université intégrée dans le cycle de la productivité socio-économique. Or jamais auparavant l'Université n'avait-elle été aussi bien engrenée dans le système de production. L'Université avait toujours représenté une société plus ou moins marginale, presque isive, de toutes façons étrangère à l'organisation immédiate de la vie. Institution en marge, l'Université ne peut plus l'être. Non seulement par le nombre d'individus qu'elle absorbe et "industrialise" (input — output), mais par la valeur institutionnelle de son impact direct sur le progrès scientifique, technique et social, l'Université n'est plus à la périphérie, mais au centre de la société. Le mouvement actuel de contestation cherche aveuglément un nouveau sens à l'Université. C'est de ce sens nouveau dont les contestataires prennent conscience de plus en plus, dans le trouble d'un éveil difficile.

Il ne faut pas se surprendre de la violence de la contestation: elle vise l'ensemble de la société et elle lutte pour la reconnaissance par la société et contre elle de l'existence même victime de la société où dominant la volonté de production et les impératifs de la consommation économiques. L'appareil social contre lequel est dirigée la protestation est hors de proportion avec la masse encore réduite de la classe étudiante. Pour ceux — les radicaux — chez qui la conscience de classe est la plus vive, la revendication devient une angoisse collectivisée. On n'a pas sans raison tenté de démontrer que la classe étudiante représente le prolétariat moderne. Si prolétariat veut dire d'abord aliénation sociale, la condition de celui qui se sent "autre", étranger dans la société globale, la classe étudiante est aliénée, l'Université et ses satellites étant lésés dans leur mission de liberté et brimant par là les aspirations fondamentales de la **production et de la consommation du savoir**. C'est donc une transformation radicale de la hiérarchie des valeurs, dans un sens nietzschéen, que la contestation anarchisante espère accomplir. C'est aux structures économiques, **technonomiques**, préférons-nous dire, que la révolution doit s'attaquer. Mais l'organisation technonomique de la société est si complexe, si vaste et si rigide qu'on ne peut espérer l'ébranler dans ses bases. C'est donc à la tête qu'il faut s'en prendre, à l'Université. Mais la tête est régie par le corps, l'Université n'arrive pas à se dégager de l'armature sociale, elle ne parvient pas à briser le circuit de la production technonomique où elle se trouve enmaillée et qu'elle ne peut que prolonger jusque dans les avant-gardes de la culture.

La réversion du mouvement par lequel l'Université deviendrait la véritable tête de proue de la société et l'institution qui

transforme dynamiquement tout le reste en se transformant elle-même radicalement, voilà sans doute l'objectif obnubilé de la révolution étudiante. N'essayons pas de minimiser l'importance de l'entreprise révolutionnaire, de la régionaliser ou encore de la réduire à un épiphénomène passager. Le mal est profond et ce ne sont pas les changements hâtifs qui vont y remédier, ni les raideurs autoritaires. L'ère de l'autorité doit finir, pour laisser place à la seule domination de la raison, qui veut dire communication, système total du langage partagé.

Il faut dire que les institutions de la société technonominique ne favorisent guère l'expansion de la rationalité, au sens de Marcuse. Les organisations politiques fortement hiérarchisées ne tolèrent pas la commune mesure du pouvoir et de l'exercice du pouvoir et le capitalisme économique, figé dans ses structures de coordination et surtout de subordination, ne peut répondre à l'exigence d'une totale communication de l'homme à l'homme. D'autre part, la démocratie socialiste ou communiste est encore trop jeune pour garantir la souplesse suffisante. Le socialisme véritable reste à bâtir et c'est là sa chance et notre espoir. . .

Les réactions qui veulent contrecarrer le mouvement de la jeunesse révolutionnaire prennent appui sur l'assurance d'un système statique. Mais les possesseurs sont faits pour être dépossédés et les possédés pour être délivrés: la paix de ceux qui espèrent leur vient du "logos" impersonnel qui meut l'homme. La logique de l'histoire, qui n'est pas linéaire, mais dialectique, tue plus sûrement que toute violence. . . Tous les avatars de la possession sont condamnés par le même mouvement. Parce que l'homme parle, qu'il a le langage, la vérité pour lui est toujours en avant, sa parole est mouvement. Le langage, la vérité n'est à personne, parce qu'elle est à tous. La quête de l'homme seul se justifie par la parole; par la parole un homme est tout l'homme. Sartre, ici, trouve raison à la fin des **Mots**.

N'a-t-on pas dit de la contestation qu'elle était une découverte de la parole et de son pouvoir?

Dans la même direction, la perspective socialiste justifie la contestation dans sa nécessité globale. Il ne s'ensuit pas qu'il faille tenter d'intégrer dans le mouvement d'ensemble les phénomènes parasites et les événements marginaux, accidents de l'éphémère que la vague révolutionnaire rejette sur le rivage de l'actualité. L'impuissance des réactionnaires à faire le partage entre la contestation véritable et les éclaboussures de violence qui l'accompagnent parfois ne fait qu'accroître l'écart qui sépare ceux qui sont en marche et les autres, stationnaires et inertes. Il ne faut pas cependant accentuer le fossé entre les générations, puisque ce n'est pas toujours dans le sens vertical que se crée la tension. D'autre part, radicaux et extrémistes ne se confondent pas toujours dans un même combat et la gauche est parfois moins portée aux éclats que la droite vengeresse! Si la contestation doit avoir libre jeu, c'est à la volonté d'une plus grande rationalité qu'il faut la vouer et non à la multiplication des besoins et à

l'éparpillement des désirs. Il y a un ordre de la contestation, qui n'est pas celui du système: l'ordre de la vie du mouvement, de la rénovation de la vie et de la reprise infinie du mouvement. Il faut faire plus et mieux que la rationalité horizontale du système technonomique!

Mais concrètement que doit faire l'Université? Simplement s'ouvrir, s'ouvrir à la nouveauté du recommencement. Il faut créer de nouvelles formes de production et de transmission du savoir, de nouveaux possibles de la parole et du dialogue. L'Université ne peut plus être Univindustrie. Des moyens originaux de penser et d'apprendre doivent être inventés. Il ne s'agit nullement de bricoler des techniques inédites d'enseignement et d'apprentissage, mais de réorienter les chemins du savoir vers plus de liberté.

Peut-être le philosophe est-il privilégié dans cette démarche critique, dans cette expérience de la crise, lui, l'inutile par excellence, et dont tout le savoir, réfractaire aux fins utilitaires, consiste à s'interroger sur les conditions de possibilité du savoir. Toute révolution n'est-elle pas philosophique dans la mesure où elle change les conditions du savoir? La philosophie, dont le savoir est inutile, est la possibilité permanente de la Révolution. Peut-être aussi la philosophie est-elle le modèle constant du savoir: elle est connaissance libre, au-delà de tout savoir partiel et de toute fin subordonnée. Fichte disait que la philosophie est la connaissance la plus haute, parce qu'elle est totalement libre. Les autres branches du savoir gagneraient à faire l'apprentissage d'une plus grande liberté. Peut-être s'étonnerait-on moins que les révolutions aient des origines philosophiques ou que la philosophie soit essentiellement révolutionnaire, c'est-à-dire libératrice.

YVON GAUTHIER